

Au-delà de l'absence

Esther Rasmussen

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rasmussen, E. (2002). Au-delà de l'absence. *Brèves littéraires*, (61), 127–131.

ESTHER RASMÜSSEN

Au-delà de l'absence

« Tu n'es qu'un sale fainéant... tout le portrait de ton père... »

Marc encaisse l'insulte d'un air insolent. Il en a l'habitude ; toute sa chienne de vie, sa mère l'a comparé à cet homme auquel il s'est appliqué à devenir la copie conforme. Il lui rappelle trop le raté qu'elle avait foutu à la porte, voilà bien longtemps. Par un beau matin de mai, son paternel était rentré saoul ; il avait réveillé toute la maisonnée en jouant un petit air de violon à cinq heures du matin. Elle s'était levée en furie, avait attrapé l'instrument et l'avait démoli en l'envoyant valser contre le mur. Elle avait ensuite ramassé son ivrogne par le collet et l'avait entraîné jusqu'à la rue en lui interdisant de remettre les pieds dans sa maison. Marc, avec la fragilité de ses cinq ans, avait assisté à la scène... Lui restait le vague souvenir d'un type qui s'éloignait en titubant.

Après toutes ces années, devenu méprisant envers sa mauvaise mère, il se contente de la dévisager. Pour lui, elle incarnera toujours le bulldozer qui a, sans cesse, cherché à l'écraser. Une insulte par-ci de sa voix gueularde, une taloche par-là de sa grosse main flasque. Jamais un élan de tendresse de la part de cette masse de bourrelets de graisse qui s'entassent dangereusement vers le sol et s'accumulent en une

espèce de gros cornet de crème glacée molle. À présent, ses tissus adipeux ne font plus peur à l'homme qu'il est devenu.

Marc sent un relent de son souper remonter jusqu'à sa gorge ; à cause d'elle, son père buvait.

« Tant mieux si je lui ressemble », raille-t-il d'une moue dédaigneuse.

Il la déteste. Elle le sait.

Il sort de la pièce. À l'extérieur du manoir, il prend une grande bouffée d'air. Une épine dans l'âme, il emprunte, d'un pas somnambule, le chemin qui descend vers son petit pavillon en bordure de la rivière.

Sa pensée dérive vers ces moments lointains où, en cachette, il se glissait en douce dans la grande salle de l'école. Lorsque tout le monde était parti, il s'asseyait sur le banc du vieux piano. Seul et misérable, il apprenait à déchiffrer les sons ; depuis le départ de son père, chez lui toute musique était interdite. Un jour, lorsqu'il serait devenu musicien, il partirait et irait rejoindre son vieux.

À cette évocation, une larme brûlante s'échappe et glisse sur sa joue. Il joue du piano à la perfection mais il n'a jamais revu son père.

Son rêve s'était écroulé quand, à ses quinze ans, sa mère lui avait annoncé d'un sourire gras que son paternel était mort dans un accident de la route. N'étant pas divorcé, l'ogresse avait touché une superbe prime d'assurance. Elle avait acheté le vieux manoir en retrait de ce petit village du Saguenay et l'avait transformé en centre pour personnes âgées. Marc n'avait

pu continuer ses études. Elle l'avait obligé à y travailler. Jamais, elle ne l'avait rémunéré pour son travail. Pendant ce temps, Gilles, son aîné poursuivait ses études à l'université. D'ailleurs, elle lui avait toujours préféré ce frère, son portrait à elle.

Il a bien réussi, son aîné ; il travaille pour un grosse firme d'avocats à Montréal. Elle peut être fière !

Le jour de l'anniversaire de ses dix-huit ans, ne pouvant plus la supporter, Marc était parti à Québec sur le pouce... Rapidement, il s'était trouvé un emploi de pianiste dans un bar. C'est là qu'il s'était mis à composer sa propre musique... Là, aussi, qu'il avait commencé à boire...

De temps en temps, il retournait voir sa marâtre juste pour la barber et lui cracher son fiel.

Un été, pourtant, il s'était attardé dans la région et, lors d'une promenade en bas de la côte du manoir, il avait découvert tout à fait par hasard la petite cabane. Emballé, il avait alors emménagé pour le reste de la saison dans cet ancien pavillon de chasse abandonné. Il savait que la grosse ne pourrait descendre jusque là. Elle ne viendrait pas l'ennuyer.

À cet endroit, le vertige s'était imposé à lui pour la première fois. Comme en ce moment, plein de ressentiment après une engueulade, il descendait le chemin vers sa cabane. Sa rage avait atteint un paroxysme et lui faisait bouillir le sang jusqu'au crâne. Un mal lancinant lui serrait les tempes. Sa colère, incapable de se libérer tout à fait, s'était métamorphosée en un sifflement strident. Il avait fermé les yeux, incapable de tolérer la douleur trop violente de l'incroyable

agression sonore. Il en avait le tournis... puis était apparue une kyrielle de rondes, de croches, de triples croches, de blanches... La douleur enfin diminuait. Les sons s'alignaient de façon mystérieuse en une prodigieuse harmonie... Une musique divine en était née...

Il avait pris l'habitude de revenir à la cabane à chaque été. Le miracle se produisait à chaque fois. Son gérant le qualifiait de prodige, mais Marc croyait plutôt à un phénomène paranormal. Peut-être sa cabane était-elle érigée sur le sol sacré d'une ancienne tribu indienne.

Cela commençait toujours de la même façon : une nausée, une douleur dans sa tête, dans son cœur. Il s'arrêtait pour faire une pause afin de se ressaisir et chercher à comprendre ce qui se passait en lui mais l'instant, trop fugace, échappait à toute compréhension. Sa colère, toujours aussi vive, s'étendait alors jusqu'à la déchirure de tout son être. Là, tout s'arrêtait. Il ne sentait plus son corps, tel un schizophrène. Univers dissonant... mais de ce chaos naissait l'harmonie.

Marc sait qu'il n'est pas fou. Ce phénomène étrange se produit seulement à cet endroit, près de la cabane, devant la rivière.

Déjà, en ce moment, son délire musical est en mouvement. Parcouru de spasmes de fièvre, il s'assoit sur le banc faisant face à la rivière et déverse son désespoir au même rythme que les flots. Son gros chien blanc l'a senti arriver... Il accourt et dépose ses grosses pattes sur les cuisses de son maître.

Par réflexe, Marc flatte le dessus de la tête de son ami mais le chien se redresse, alerté par un promeneur invisible.

Marc entend alors le tumulte s'emparer de sa tête... Douleur intolérable... délire... pêle-mêle... Les sons hurlent sur ses tympans... la gamme... Vivement l'harmonie... Les notes se combinent... portée... mesure...

Marc glisse alors ses mains devant lui comme à chaque fois que la douleur diminue d'intensité. Halluciné, il déplace ses doigts sur les touches du piano intangible... ouverture... clef de sol... Il est venu... juste un murmure... écho à sa peine... gémississement... premier mouvement... La musique est là... mystère... moderato... il pressent une conscience dans sa tête... remous sur la rivière... un vieil homme devant lui... rapprochement... dans ses mains, un violon... alto... l'archet glisse sur les cordes... une réponse au piano immatériel... deuxième mouvement... la vieille main... maestria... Lecture de l'œuvre sur les veines et les tendons... variation... la gorge tendue du vieillard... piano... cuivres... la bouche, un sourire... flûtes... accentuer... les yeux... un regard... allegretto... non ! allegro... percussions... la rivière... agitation... fortissimo... orchestre... pause... piano-piano... lento... adagio... papa...

Un murmure et le songe s'évanouit.

Retour du silence... Reste la symphonie.